

Triomphe du Cœur

LE PARDON, UNE FORCE
QUI TRANSFORME

PDF - Famille de Marie

13^{ème} année, Mars - Avril 2010

N° 48

*« L'amitié de Jésus-Christ
est l'amitié de Celui
qui fait de nous des personnes qui pardonnent,
de Celui qui nous pardonne aussi. »*
Le pape Benoît XVI

Le pardon, le plus beau des dons

*Nous savons tous par expérience à quel point il est difficile
de faire le fameux "premier pas" dans une réconciliation.
Parfois même, il nous paraît quasiment impossible de demander humblement pardon.
Mais pardonner est tout aussi malaisé. Qui de nous n'a encore jamais pensé ou dit,
ne fut-ce qu'une fois : « J'ai certes pardonné, mais je n'oublierai jamais ! »
Le souvenir d'une souffrance subie peut nous tourmenter pendant des années,
même si nous l'avons pardonnée depuis longtemps...
Il ne nous reste plus alors qu'à renouveler des actes de bonté et de miséricorde,
à l'égard de ceux qui nous ont offensés, pour que notre amour grandisse
et que notre cœur et nos pensées soient totalement guéris.
Car le pardon ne vient jamais tout seul,
il entraîne toujours à sa suite de nombreux "amis" :
paix, reconnaissance, joie, quelquefois guérison physique,
nouvel élan à faire le bien, union profonde et, amitié.
Jésus nous demande de pardonner pour porter des fruits semblables
à ceux que les faits et témoignages suivants rapportent.*

Le mendiant de Grenade

Jean de Dieu (1495-1550), fondateur de l'Ordre hospitalier des Frères de la Charité, fit l'expérience de l'amour miséricordieux de Dieu et fut ainsi poussé à entreprendre une œuvre missionnaire caritative. Fils unique, Jean Ciudad naquit près de Lisbonne au Portugal, au sein d'une famille pauvre. L'enfant fut-il enlevé à l'âge de huit ans ou s'est-il enfuit de chez lui, en quête d'aventure ? Nul ne le sait. Ce qui est certain,

c'est que sa mère mourut de chagrin peu de temps après sa disparition et que son père inconsolable entra chez les Franciscains quelques mois plus tard. Il ne devait plus jamais revoir son fils.

Entretiens, celui-ci était arrivé en Espagne dans la ville d'Oropesa où il fut charitablement accueilli par un propriétaire terrien plein de compassion. L'enfant trouvé se consacra au métier de berger et plus tard administra le

domaine de son bienfaiteur. Pourtant, à 27 ans, il s'engagea comme soldat dans l'armée, se livrant à une vie de débauche : « *Il perdit tout ce qu'il avait de foi et de piété, jetant tous les principes moraux par-dessus bord !* », dit-on de Jean, que les guerres avaient entraîné en France et jusqu'à Vienne pour combattre contre les Turcs. Danger, blessures, condamnation à mort suite à laquelle il fut gracié – rien ne lui fut épargné avant qu'il

ne connaisse enfin le repentir.

Plein de scrupules à cause de ses péchés et de son indifférence religieuse, il finit par quitter définitivement l'armée et par revenir dans son pays natal, au Portugal. En apprenant la mort de ses parents, saisi d'un effroyable remords, il voulut faire pénitence. Il se rendit en Afrique du Nord puis, traversant le détroit de Gibraltar, arriva à Grenade où il ouvrit une petite librairie.

En reconnaissance du pardon de Dieu

Lorsque Saint Jean d'Avila, l'Apôtre de l'Andalousie, vint prêcher à Grenade au début de l'année 1539, Jean de Dieu avait 43 ans. Les sermons de celui que l'on considérait comme le plus célèbre prédicateur de son temps touchèrent son cœur : bouleversé et en larmes, il se repentit publiquement devant le peuple de tous les péchés et vices de sa vie passée, déchira ses vêtements et distribua tous ses biens. Puis il se mit à parcourir la ville comme un possédé en s'arrachant les cheveux et en criant « *Misericordias !* », « *Miséricorde !* » sous la huée des enfants qui le suivaient pour lui jeter des pierres. On prit son comportement pour de la folie et on l'interna

dans un hôpital psychiatrique parmi les aliénés, dans une cellule restée intacte jusqu'à ce jour. Ligoté, il dut y subir le « traitement » réservé aux malades mentaux de l'époque : la flagellation.

En souvenir de ce temps douloureux de transformation spirituelle et d'humiliations causées par sa folie, Saint Jean de Dieu est représenté dans l'art chrétien portant une couronne d'épines sur le front.

Ayant entendu parler du « fou », Jean d'Avila vint le voir, entendit sa confession générale et l'encouragea à servir dorénavant Jésus dans les malades et les méprisés en reconnaissance du pardon de Dieu.

Miséricorde envers les misérables

Jean de Dieu vécut encore onze années pendant lesquelles Dieu fit de lui un « patriarche de la miséricorde ». Sous un portique, Jean recueillit les premiers malades, les mendiants et les sans-logis. Avec les revenus de la vente du bois sec qu'il ramassait, il achetait des médicaments et de la nourriture ; chargé d'un grand panier sur le dos et de deux marmites pendues autour du cou, il n'hésitait pas à faire le tour de la ville pour demander l'aumône en criant bien fort : « *Pour l'amour de Dieu, mes*

frères, faites-vous du bien ! »

Au début, il ne rencontra que moqueries, mais celui qui avec tant de bienveillance soutenait les malheureux, fut bientôt considéré comme un saint. De tous côtés, l'aide affluait. Après quelques mois seulement, en 1540, il put louer une maison qu'il transforma en hôpital de plus de 40 lits, selon des conceptions révolutionnaires pour son temps ! Chaque malade avait son propre lit et était suivi par un médecin dans le service qui correspondait à sa maladie. Fidèle à

la devise « *Cœur oblige* », il lavait et soignait lui-même les estropiés, les lépreux, les enfants trouvés et avec encore plus de délicatesse, les malades mentaux, quelle que soit leur religion.

Parce qu'il se vouait tous les vendredis au sort

des prostituées pour les ramener sur le droit chemin, il dut faire face à des calomnies, ce qui l'amena à répondre à l'insolence de ses accusateurs avec franchise et douceur : « *Comme tôt ou tard, je devrai te pardonner, autant te pardonner tout de suite.* »

Raphaël

Par une nuit pluvieuse, Jean, pieds nus, était sur le chemin du retour après une tournée de quête, il rencontra un mendiant qui lui demanda l'aumône. Le Saint l'invita à l'accompagner : « *Frère, viens donc avec moi à l'hôpital ! Tu y seras plus confortablement installé qu'ici pour la nuit !* » Mais le pauvre hère était incapable de marcher. Jean, déjà chargé du panier de la quête et des deux marmites remplies de nourriture, voulut le porter sur ses épaules. À grand-peine il réussit à le soulever, mais le poids énorme le fit s'effondrer un peu plus loin.

Ce qui s'ensuit nous fut rapporté par le Père François de Castro, recteur de l'Hôpital Royal de Grenade et premier biographe contemporain du saint : « *Alors Jean vit un jeune homme de noble apparence lui proposer de prendre sur lui cette charge. Saisissant la main du mendiant, le mystérieux jeune homme le redressa. Puis, se retournant vers Jean, il lui dit : "Mon frère, Dieu m'a envoyé pour t'assister dans ton œuvre charitable. Sache à quel point ton œuvre naissante est précieuse et agréable à Dieu. Le Seigneur m'a chargé de lui rapporter tout ce que tu fais aux pauvres par amour pour Lui."* Jean répliqua : *"Toute aide me vient du Seigneur,*

j'en suis certain, mais dis-moi qui tu es !" Le jeune homme lui répondit : *"Je suis l'archange Raphaël. Dieu m'a envoyé pour vous protéger, toi et tes compagnons."* »

Jean dut souvent bénéficier de l'aide de l'archange Raphaël. Se référant au service des Frères de la Charité, l'archange déclara un jour solennellement : « *Frères, vous et moi, faisons partie d'un seul et même Ordre !* »

À l'occasion de l'incendie de l'Hôpital Royal le 3 juillet 1549 où, sans l'ombre d'une hésitation, Jean se jeta dans les flammes pour sauver une douzaine de malades, sa grande popularité fit place à la vénération. Les gens étaient sidérés de voir Jean se précipiter dans la fournaise à plusieurs reprises et en ressortir, sain et sauf, chargé d'un malade. Seuls les sourcils de Jean étaient roussis. Cela confirme ce qui est dit du saint : « *Le feu extérieur avait moins de pouvoir sur le saint que le feu de la charité qui brûlait en lui.* » Quand cette histoire merveilleuse et la réputation de charité inouïe de Jean parvinrent aux oreilles de l'évêque de Tuy, ce dernier le nomma spontanément « *Jean de Dieu* », car Dieu seul pouvait rendre un homme capable d'un tel acte.

Artisan de paix et de réconciliation

Jean n'opta jamais pour le sacerdoce, mais il recherchait pour ses malades les meilleurs prêtres de la ville. Pourtant, ses compagnons

les plus fidèles, les piliers de son œuvre, venaient d'un tout autre milieu ! En effet, il avait connu le proxénète Antonio Martin (1500-

1553). Autrefois ami de Pedro Velasco, il était devenu son ennemi personnel depuis que ce dernier avait tué son frère en duel. Habité d'un désir de vengeance, Antonio faisait tout pour que justice soit rendue.

Impitoyable, il recourut à toutes les instances judiciaires, et finit par obtenir la condamnation à mort de Pedro. Dans ce but, Antonio avait abandonné son travail, dépensé toute sa fortune et, pour subvenir à tous ses besoins financiers, il était même devenu proxénète. Cinq ans plus tard, en 1546, toute la ville de Grenade attendait l'exécution imminente de Velasco.

Des personnalités influentes plaidèrent en faveur du condamné mais ne purent faire changer d'avis à Antonio. Quelques jours avant l'exécution de l'arrêt de mort, Jean de Dieu se rendit en personne chez Antonio. A genoux devant lui, les yeux fixés sur un crucifix qu'il tenait dans sa main, il lui dit : « *Antonio, le sang de ton frère crie vengeance, mais le Sang de Ton Dieu crie miséricorde. Pardonne donc à Velasco pour que Dieu aussi te pardonne ! Veux-tu donc que... le Christ ait en vain versé Son Sang pour toi ?* » Ces mots si simples du saint touchèrent tant et si bien Antonio que celui-ci, saisi par la grâce, jura immédiatement par le Cœur transpercé du Sauveur de retirer sa plainte. Accompagné de Jean, il alla embrasser Pedro Velasco à sa sortie de prison, lui demandant pardon pour toutes les années qu'il avait dû passer en prison à cause de lui. Après cette réconciliation, l'amitié des

deux hommes reflorissait. Mais cela ne suffit pas à Antonio qui voulut réparer sa vie de débauche et sa haine passée envers Pedro, par des œuvres charitables. Il se mit donc au service des malades de l'hôpital fondé par Jean. Impressionné par la transformation de celui qui l'avait persécuté, Pedro Velasco à son tour résolut d'expier le meurtre qu'il avait commis, en vouant sa vie entière au service des malades. De nombreux jeunes hommes suivirent leur exemple.

Le jour de son 55^{ème} anniversaire, saint Jean de Dieu expira à genoux devant le crucifix. Son disciple favori Antonio Martin fut son premier successeur à la tête de l'Ordre des Frères de la Charité. Il fonda l'Hospice des Pauvres à Madrid et, sous sa direction, d'autres furent fondés dans toutes les grandes villes. L'œuvre se répandit rapidement dans toute l'Europe. Dans ses nouvelles responsabilités, Antonio se fit assister de Pedro Velasco auquel il avait un jour souhaité la mort.

De nos jours, l'ordre des Frères de la Charité est un des ordres hospitaliers les plus importants. Les Frères, en majorité convers, œuvrent sur tous les continents. Au XX^{ème} siècle, l'Ordre Hospitalier de saint Jean de Dieu comptait parmi ses membres le médecin italien Richard Pampuri (1897-1930), canonisé en 1989, et l'infirmier allemand Frère Eustache Kugler (1867-1946), fondateur de l'Hôpital des Frères de la Charité à Ratisbonne, béatifié à Regensburg le 4 octobre 2009 !

*« Ayez toujours la charité,
car là où il n'y a pas de charité,
il n'y a pas Dieu non plus, bien qu'Il soit en tout lieu. »*

Corrie ten Boom - Messagère du pardon

À Jérusalem, une allée dénommée "Allée des Justes" mène au mémorial de l'holocauste "Yad Vashem". Elle est bordée de 6 000 arbres plantés en l'honneur des 6 000 non-juifs – les Justes des nations – qui ont risqué leur vie pour sauver des juifs traqués lors de la Seconde Guerre mondiale.

Depuis 2008, sur la liste des "Justes", se trouvent, à côté du nom de la hollandaise Corrie ten Boom, ceux de son père Casper et de sa sœur aînée Betsie.

Grâce à cette famille d'horlogers très appréciée de Haarlem, des centaines de juifs purent échapper à une mort certaine.

Ces chrétiens protestants d'une grande piété le payèrent de leur vie. Seule Corrie survécut.

Pendant 32 ans, jusqu'à l'âge avancé de 85 ans, elle exerça un apostolat du pardon, en témoignant de son expérience vécue dans le camp de concentration de Ravensbrück.

Elle fit plusieurs fois le tour du monde pour annoncer ce message, prenant la parole dans plus de 60 pays sur tous les continents

et touchant des milliers de personnes avec ses livres et des émissions radio télévisées.

Dans sa poignante autobiographie intitulée « Le refuge », filmée en 1975, elle décrit les joies et les peines ainsi que le pardon héroïque donné par sa famille.

Le maquis de Dieu

En 1940, l'horlogère pleine d'humour avait 48 ans quand les troupes allemandes envahirent la Hollande. Sa vie relativement calme changea du tout au tout : « Comme les arrestations de juifs en pleine rue devenaient de plus en plus fréquentes, une prière jaillit de mon cœur : "Seigneur Jésus, je m'offre à Toi pour Ton peuple, en toute circonstance, en tout lieu, en tout temps." Un soir de printemps en 1942, on frappa à la porte. Une dame voilée se tenait sur le seuil : "Je m'appelle Kleermaker, je suis juive, puis-je entrer ?" demanda-t-elle angoissée. Mon père lui répondit : "Naturellement, dans

cette maison, le peuple de Dieu est toujours le bienvenu."

Ainsi, commença de façon imprévue le "maquis de Dieu", nom avec lequel on désignait notre activité clandestine. Comme nous entretenions des liens d'amitié avec la moitié de Haarlem, bientôt douze jeunes gens vinrent nous aider en se faisant messagers, tandis que 80 femmes et hommes d'un certain âge nous proposaient leurs services. Nous menâmes cette double vie pendant presque deux ans : pour le monde extérieur, nous étions toujours un vieil horloger et ses deux filles célibataires

habitant au-dessus du magasin. Mais en réalité, notre vieille maison toute en coins et recoins, baptisée “Beje”, était devenue le centre d’une organisation clandestine dont les ramifications s’étendaient à toute la Hollande. Tous les jours, une douzaine d’aides venaient et repartaient, alors que nous parvenaient des comptes-rendus et des appels au secours. Une fois par exemple, nous

apprîmes que les cent bébés d’un orphelinat juif d’Amsterdam devaient être assassinés. Sans plus tarder, nos agents déguisés en soldats allemands enlevèrent les cent bébés juifs ! De nombreux juifs trouvèrent à Beje un refuge avant d’être transférés en des lieux plus sûrs. Quatre juifs et deux membres de la Résistance finirent même par faire partie intégrante de notre foyer. »

Trahison

Jan Vogel, un Hollandais qui avait fait cause commune avec la Gestapo dès le premier jour de l’Occupation, dénonça la famille ten Boom en février 1944. Lors d’une razzia, la Gestapo procéda à l’arrestation du père et de ses deux filles, se saisissant dans la foulée de proches parents et d’une trentaine de visiteurs. Les six habitants clandestins ne furent néanmoins pas appréhendés et purent être évacués 48 heures plus tard.

Dans la prison adjacente de Scheveningen, le chef de la Gestapo voulut renvoyer Casper ten Boom chez lui à cause de son grand âge, mais celui-ci répliqua d’un ton décidé : « *Si je rentre*

à la maison aujourd’hui, je recommencerai demain à ouvrir ma porte à toute personne dans le besoin. C’est un honneur pour moi que de donner ma vie pour le peuple élu de Dieu ! » – ce qui ne devait pas tarder à se réaliser. Après les interrogatoires, la plupart des détenus furent relâchés.

Par contre, pour Corrie et Betsie, le cauchemar qui devait durer des mois encore, ne faisait que commencer. Les deux sœurs furent expédiées au camp de travail Vugh dans le sud de la Hollande avant d’être déportées vers le redoutable camp d’extermination de Ravensbrück en Allemagne.

L’amour est vainqueur !

Les sœurs ten Boom apprirent le nom de celui qui les avait trahis alors qu’elles étaient détenues dans le camp de travail. Tout de suite, Betsie se mit à prier pour leur dénonciateur, mais toute autre fut la réaction de Corrie : « Je pensai à la dernière heure de mon père, à sa solitude dans un couloir d’hôpital, au travail clandestin brutalement interrompu, et je réalisai que si Jan Vogel s’était trouvé devant moi à ce moment-là, je l’aurais tué. Tout mon corps souffrait à cause de la violence du ressentiment que j’éprouvais envers cet homme qui nous avait occasionné un tel malheur. Je ne pouvais plus fermer l’œil de

la nuit, prier m’était devenu impossible. Dans l’espace d’une semaine, je tombai physiquement et psychologiquement malade.

Finalement je demandai à Betsie qui ne semblait pas éprouver de haine envers lui : “*Jan Vogel te serait-il complètement indifférent ? N’es-tu pas tourmentée quand tu penses à lui ?*” Elle me répondit : “*Oh si, Corrie, depuis que j’ai appris son nom, je ne cesse de m’affliger à son propos ! Quelle souffrance terrible doit être la sienne !*” Ne me donnait-elle pas à comprendre indirectement et avec douceur que j’étais aussi coupable que Jan Vogel ? Ne l’avais-je donc pas

assassiné dans mon cœur et à travers mes paroles ? Enfin, je fus capable de prier : *“Seigneur Jésus, je pardonne à Jan, comme je Te demande de me pardonner à moi aussi. Je lui ai voulu du mal. Bénis-le ainsi que sa famille à présent.”* Cette nuit-là, je réussis à dormir profondément pour la première fois. » Mais l’horreur de Ravensbrück attendait encore les deux sœurs. C’est là que Betsie, terriblement amaigrie devait succomber aux traitements inhumains.

Grâce à une erreur administrative – comme on le découvrit quelques années plus tard – Corrie ten Boom fut libérée de Ravensbrück le

1^{er} janvier 1945. Une semaine plus tard, tous les détenus de son âge ainsi que tous les prisonniers âgés furent exécutés. De retour en Hollande, elle se souvint des dernières paroles de Betsie mourante – son testament en quelque sorte : *« Nous devons dire à tout le monde ce que nous avons appris ici... Nous devons leur dire qu’Il pourra toujours nous faire sortir de l’abîme, aussi profond qu’il soit. Ils nous écouteront, Corrie, à cause de ce que nous avons vécu ici. Je prie tous les jours pour que nous puissions montrer, même à nos persécuteurs, que l’amour est plus grand que tout. »*

Pardonnez, comme Dieu vous a pardonné !

De retour dans son pays en 1945, Corrie, âgée de 53 ans, réussit, au printemps déjà, à ouvrir le foyer “Bløemendaal” près de Haarlem pour accueillir des survivants de l’Holocauste. « Bientôt arrivèrent les premières des centaines de personnes qui devaient suivre, traumatisées, muettes ou parlant sans arrêt des pertes subies, résolument agressives ou repliées sur elles-mêmes... Corps et âme blessés, il n’y avait pour elles qu’une seule voie de guérison : le pardon. Singulièrement, ce n’est pas aux Allemands qu’il leur était le plus difficile de pardonner, mais à leurs propres compatriotes hollandais qui avaient collaboré avec l’ennemi. La situation de ces anciens complices des Nazis n’avait rien d’enviable : ils étaient méprisés, chassés de leurs appartements, au chômage. Parce qu’ils étaient haïs, je leur ouvris tout grand les portes de “Beje”, ma maison. »

Lorsqu’on proposa à Corrie en 1949 l’ancien

camp de concentration de Darmstadt pour son travail de réconciliation, elle se souvint des paroles que Betsie lui avait dites en décembre 1944, alors qu’elle se mourait sur un grabat : *« Un camp de concentration en Allemagne, Corrie, mais sans murs, sans barbelés, où des personnes anéanties par la haine et la violence pourraient venir librement pour apprendre à aimer de nouveau... Les baraques grisâtres, nous les repeindrions en vert clair, et devant les fenêtres, nous mettrions des jardinières fleuries. »*

Corrie loua l’ancien camp de concentration qui devint en un rien de temps le foyer de 160 réfugiés allemands. Des réfugiés, il y en avait quelques 9 millions dans les décombres de l’Allemagne d’après-guerre ! Oui, elle savait que l’amour miséricordieux de Jésus était proche des victimes autant que des coupables, des souffrants autant que des auteurs de la souffrance.

Devenir soit un bon larron soit un mauvais larron

Vers la fin de la guerre, Corrie apprit que son dénonciateur avait été condamné à mort. Elle lui

écrivit en juin 1945 : « Votre trahison a entraîné la mort, après dix jours de détention, de mon père

âgé de 84 ans, et celle de ma sœur après dix mois d'atroces souffrances au camp de concentration. Mon frère Willem était mourant lors de sa sortie de prison, son fils Kik n'est jamais rentré du camp de concentration de Bergen-Belsen. Moi-même, j'ai vécu l'indescriptible. Mais je vous ai pardonné. C'est Jésus qui m'en a donné la force, Lui qui dit : *"Aimez vos ennemis!"* » Elle avait souligné cette phrase dans le Nouveau Testament envoyé à Jan Vogel. Celui-ci lui répondit : *« Votre pardon est un si grand miracle que j'ai osé dire : Jésus, si Tu mets dans le cœur de Tes disciples un tel amour, alors il doit y avoir de l'espoir pour moi ! En lisant dans la Bible que vous m'avez envoyée que Jésus est mort sur la croix pour les péchés du monde, j'ai remis entre Ses mains mes effroyables péchés, et je sais qu'Il m'a pardonné car votre pardon m'a convaincu de la réalité du pardon de Jésus. »* Au cours de la même semaine, Jan Vogel fut exécuté.

Corrie entra également en contact avec deux autres Hollandais condamnés à mort pour

trahison, Willemsen et Kapteyn. Ces hommes de la Gestapo qui avaient mené l'interrogatoire au "Beje" les avaient battues jusqu'au sang, Betsie et elle, les laissant inconscientes.

En prison, Willemsen et Kapteyn reçurent une lettre de Corrie, dans laquelle celle-ci les assurait du pardon de la famille ten Boom en priant pour qu'à leur tour, ils acceptent le pardon de Jésus. Deux réponses lui parvinrent. Dans la première, elle lut : *« Je sais quel mal j'ai fait à votre famille. Le fait que vous ayez pu me pardonner est la preuve tangible que Jésus peut me pardonner. Je lui ai confessé mes péchés. »* La seconde lettre troubla profondément Corrie : *« Je ne suis pas seulement responsable de la mort de vos proches, mais de l'extermination de milliers de juifs. Je ne regrette qu'une chose : ne pas avoir pu en tuer davantage ainsi que ceux de votre sorte. »*

L'auteur de ces lignes avait fatalement abusé de sa liberté devant Dieu en déclinant toute offre de pardon !

Le gardien de Ravensbrück

« C'était en 1947 dans une église de Munich. J'avais quitté depuis peu la Hollande pour l'Allemagne, pour témoigner du Pardon de Dieu envers tous les hommes. C'était le message dont ce pays vaincu, désolé, dévasté par les bombes, avait le plus besoin.

C'est là que je le vis ! Maigre, emmitoufflé dans un manteau gris... il se frayait un chemin dans la foule. La mémoire me revint en un éclair : l'immense salle remplie d'hommes moqueurs, au milieu le misérable tas de vêtements, les chaussures, et puis l'humiliation de devoir passer nue devant ce SS tous les vendredis. La silhouette de ma sœur amaigrie passa devant mes yeux ... et voilà que cet homme se tenait devant moi, rayonnant, la main tendue – l'un des gardiens les plus cruels du camp de concentration : *"Un merveilleux message, Mademoiselle. Qu'il est beau d'entendre, comme vous le dites, qu'Il nous*

a lavés de tout péché", dit-il. Moi qui venais de parler si éloquemment du pardon, je fis semblant de fouiller dans mes notes pour ne pas avoir à saisir sa main.

C'était la première fois depuis ma libération que je me trouvais face-à-face avec l'un de nos tortionnaires. *"Dans votre conférence, vous avez évoqué Ravensbrück"*, dit-il. *"J'y ai moi-même été gardien. Mais c'est le passé. A Noël, je suis devenu chrétien, et je sais que Dieu m'a pardonné les atrocités que j'ai commises dans le passé. Cependant, je L'ai prié de me donner l'occasion de demander personnellement pardon à l'une des victimes ! C'est pourquoi je vous le demande : pouvez-vous me pardonner ?"*

De nouveau, il me tendit la main, alors qu'en moi montait un désir amère de vengeance. Pouvait-il donc effacer la mort lente et horrible de ma sœur Betsie du seul fait qu'il demandait

pardon ? Pourtant, Jésus était mort pour cet homme. Que voulais-je de plus ? “*Seigneur Jésus*” priais-je, “*pardonne-moi et aide-moi à lui pardonner !*” Le tout ne dura que quelques secondes qui me parurent des heures tant le combat que je menais était dur – le plus dur qu’il m’ait jamais été donné de mener. Je tentais de sourire en m’efforçant désespérément de soulever la main... en vain. Je ne ressentais rien, pas la moindre étincelle d’affection, pas la moindre miséricorde, et pourtant je devais le faire, car Jésus dit : “*Si vous ne pardonnez pas aux hommes leurs offenses, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus.*”

A Blœmendaal, j’avais si souvent parlé sur ce thème et j’avais pu toucher du doigt, que seuls ceux qui avaient pardonné à leurs ennemis d’antan, avaient été capables de retourner dans le monde et de prendre leur vie en main, et ce, indépendamment de leur état de santé.

Et moi qui me tenais là avec un cœur glacial ! Le pardon n’est pas un sentiment, me dis-je. Le pardon est un acte de volonté, et la volonté est en mesure d’agir au-delà de nos sentiments. “*Jésus,*

viens à mon aide ! Je ne peux pas lui pardonner. Toi, donne-moi Ton pardon.”, dis-je dans un souffle. Tandis que je levais la main avec raideur, mécaniquement, pour la déposer dans la sienne, une chose incroyable se produisit : un courant sembla passer de moi à lui, allant de mon épaule à mon bras et à ma main, tandis que des vagues de chaleur bienfaisante me submergeaient. Mon cœur s’embrasa d’un tel amour pour cet inconnu que j’en fus toute bouleversée. Je lui dis sans plus retenir mes larmes : “*Frère, je te pardonne de tout mon cœur !*”

Pendant quelques instants, nous restâmes ainsi, main dans la main : l’ancien gardien et l’ancienne prisonnière. Jamais je n’avais ressenti dans le passé, avec une telle intensité, l’amour du Bon Dieu. C’est ainsi que je découvris que la guérison du monde ne dépendait ni de notre pardon ni de notre bonté, mais uniquement du pardon et de la bonté de Dieu. Quand Il nous dit que nous devons aimer nos ennemis, Il nous donne en même temps que Son commandement, l’amour nécessaire pour le vivre. »

« *Jésus, viens à mon aide ! Je ne peux pas lui pardonner.*

Toi, donne-moi Ton pardon. »

L'amour m'a donné la force !

Mona et Hady formaient un couple de rêve. Ils firent connaissance à l'âge de 17 ans et surent immédiatement : « Nous sommes faits l'un pour l'autre comme la pluie appartient aux nuages et les rayons au soleil. »

Pourtant, après dix années d'un mariage heureux, leur amour connut des temps difficiles. Mona raconte comment elle puisa dans la foi et la prière la force de surmonter la crise de leur couple et à quel point sa fidélité et son pardon furent féconds.

« Hady fut mon premier et unique amour. Nous étions tous deux originaires d'un petit village perdu du Liban, Mazraat el Dahr. La première fois que je le vis, je tombai amoureuse de lui. Mais ce n'est que sept ans plus tard que nos destinées se lièrent pour toujours.

Après le baccalauréat, je fis des études de littérature française et je travaillais en tant qu'institutrice. Hady commença ses études de droit, mais peu de temps avant l'examen final, il abandonnait le monde pour entrer à la trappe du Latroun en Jordanie. Sa décision me plongea dans une crise. Sans cesse je suppliais la Sainte Vierge de me donner la force intérieure de le laisser aller son chemin. Dans un rêve, je le vis qui revenait vers moi sur une mer tranquille. Six

mois plus tard, ce rêve devait devenir réalité. Son Supérieur, un saint moine, avait reconnu que Dieu l'appelait à une vie dans le monde avec deux anges à ses côtés : Édouard, son frère aîné et Mona, une jeune fille – c'était moi.

L'été 1965, nous nous sommes enfin mariés. En l'espace de cinq ans, nous avons eu quatre enfants : Carol, Sandra, Fady et Tony. Dix années paradisiaques nous furent accordées. Mon mari faisait une belle carrière de magistrat. Notre couple était harmonieux. Nous nous sentions portés par la grâce de Dieu. À cette époque, la Sainte Vierge me demanda une fois dans un songe : *“Que désires-tu ?”* Je lui répondis : *“Le salut de chacun des membres de ma famille.”* La signification de ce rêve, je la compris bientôt.

La guerre changea radicalement notre vie

Avec le début de la guerre civile au Liban en 1975, notre vie se transforma en cauchemar. Notre village natal que mon mari affectionnait tant se retrouva en zone ennemie. Comme Hady avait participé activement au sauvetage d'un bon nombre de chrétiens dans les villes côtières et les villages occupés, il n'eut plus le droit de mettre les pieds dans les lieux qui l'avaient vu grandir, sous danger de mort. Ses parents, ses frères et sœurs ainsi que beaucoup de nos proches et amis continuèrent à y vivre ; ils étaient si près de nous

et pourtant inaccessibles.

À Beyrouth, notre appartement n'était qu'à quelques 200 m du front. Nous vivions constamment dans la peur de voir les milices ennemies forcer la ligne de démarcation et venir nous massacrer. Carol, notre fille aînée qui était alors une enfant, se souvient : *“Jamais je ne pourrai oublier les scènes de torture des prisonniers musulmans qui se déroulaient dans notre rue.”* Cependant la guerre n'entraîne pas seulement la terreur, mais aussi les coupures d'eau, de courant,

des lignes téléphoniques, et les longues queues pour quelques denrées alimentaires. Au gré des francs-tireurs, nous devions souvent changer de paroisse le dimanche. Quant à l'école, elle fermait parfois longtemps ses portes à cause des combats. Notre domicile fut atteint de plusieurs obus et notre maison familiale au village complètement détruite.

Mais pour moi, il y eut pire encore : Hady, mari attentionné, père exemplaire et ami fidèle, passionné de son métier et très sociable de caractère, changeait de plus en plus. Il disparaissait des journées et des nuits entières sans donner d'explication. Ses absences prolongées devenaient insupportables. Au début, je réagis violemment en lui demandant des comptes – sans pour autant obtenir de réponse. Je restais donc seule avec cette angoisse qui me taraudait.

Hady ne rentrait plus qu'occasionnellement à la maison. De ce fait, la responsabilité de l'éducation des enfants m'incomba à part entière. Par amour pour eux, j'inventais des prétextes pour expliquer les absences répétées de leur père. Ma vie prenait un goût d'enfer. Je ne voulais qu'une chose : sauver notre union, notre famille. Mais comment ? Par la prière, je me jetais en Dieu. Pourtant, les mois et les années passaient sans apporter de changement...

Au bord de la crise de nerfs, je décidai un beau jour de suivre mon mari. Je voulais en avoir le cœur net. Où se rendait-il quand il n'était pas au travail ? Où passait-il ses nuits ? Je le trouvai dans des salles de jeux, autour de tables de jeux, avec des compagnons qui m'étaient inconnus. Il cherchait son bonheur dans les jeux de hasard où l'argent de la famille était misé en pure perte.

La victoire de la fidélité

Je tentai en vain de le détourner de cette voie qui était notre ruine. Il me promettait chaque fois d'arrêter, sans jamais pouvoir tenir sa promesse. Je ne sus que bien plus tard qu'il était dépendant du jeu. J'eus pitié de lui car je compris que son comportement n'était pas malintentionné. Avec le temps, il me fut possible de lui pardonner.

Les années passèrent pendant lesquelles je continuais à porter seule la charge de la famille. Combien de masques n'ai-je pas dû mettre pour protéger sa réputation ! Peu à peu, les enfants se rendirent compte de la passion malade de leur père et tentèrent à leur tour de l'y arracher, mais en vain ! Les larmes aussi bien que les reproches se révélèrent inutiles. Une lassitude extrême me saisit. Dieu lui-même semblait m'avoir abandonnée, lui qui m'avait toujours été si proche. Dans mon désespoir, je me tournai vers la Sainte Vierge en la suppliant de me venir en aide pour que je ne perde pas la foi.

Je ne voulus prêter aucune attention aux voix du monde qui me conseillaient de divorcer. N'avais-je pas promis le jour de mon mariage de rester fidèle à mon mari dans les bons comme dans les mauvais jours, jusqu'à ce que la mort nous sépare ? Malgré la blessure profonde que Hady m'infligeait, je n'avais cessé de l'aimer et de lui pardonner. Aujourd'hui, je sais que Dieu m'avait soutenue durant ces années difficiles, m'insufflant la force de porter ce fardeau, car de moi-même, j'en aurais été bien incapable.

Nous ne parlions plus beaucoup de son comportement, mais je sentis que mon pardon importait à Hady. Lui, n'avait jamais cessé de faire preuve de respect et de déférence à mon égard. Quand au bout de 15 ans, la guerre civile prit fin, un changement presque imperceptible se fit en mon mari. Certes, il s'absentait encore souvent, mais il se mit à me remettre de plus en plus régulièrement de l'argent pour les dépenses du foyer. Et il le faisait avec tant de joie ! Je suppliai la Sainte

Vierge de le ramener parmi nous. En rêve, elle me fit comprendre que j'allais être exaucée. Effectivement, mon mari me déclara peu de temps après qu'il était à présent capable de contrôler sa passion du jeu. Dorénavant, il pouvait pourvoir à nos besoins.

Je pus ainsi quitter définitivement mon

travail et me consacrer à la famille. Notre union refleurit, et la vraie nature de Hady réapparut. Attentionné, serviable, d'une grande gentillesse et d'une incroyable générosité, divertissant et pétillant d'esprit, il semblait n'avoir d'autre but que de rendre les gens heureux autour de lui. »

Torturé dans la steppe

*Une de nos paroissiennes, Galja, a trouvé la foi
dans ses nombreuses souffrances passées.*

*Elle se rend régulièrement à la messe dominicale que nous célébrons
dans son petit village de Malinovka. L'automne dernier,
elle frappa un beau jour à la porte de notre mission à Scherbakty.*

*Nous comprîmes tout de suite que quelque chose de grave avait dû se produire pour qu'elle
ait pris la peine de faire un long chemin
à travers la steppe du Kazakhstan.*

Elle se mit aussitôt à tout nous raconter :

« Il était à peine 6 heures du matin, lorsque l'employeur du mari de ma petite fille arriva avec deux gendarmes à la maison. Sans ambages, ils s'enquirent d'un ton agressif : "Où est Wanja ? 180 kilos de viande ont disparu, et Wanja est le dernier à avoir quitté les lieux." Soutenue par toute la famille, je les assurai que l'accusé était rentré du travail comme à son habitude et avait passé la nuit à la maison, mais personne ne nous accorda de crédit. Les gendarmes pénétrèrent de force dans la maison et s'emparèrent de Wanja sans que celui-ci puisse leur opposer la moindre résistance. Personne ne sut où ils l'emmenèrent.

La nuit suivante, il rentra à la maison, complètement perturbé et au bord de l'épuisement. Nous étions tous sous le choc de le voir dans un tel état. D'une manière hachée, il nous raconta qu'on l'avait emmené dans la steppe pour le brutaliser : "Les gendarmes m'ont roué de coups avec leurs matraques et ont écrasé des cigares allumés sur mon torse.

Puis, à l'aide d'une tenaille, ils me serrèrent les ongles des doigts pour m'obliger à avouer. Même mon odieux patron, bien que dépourvu de scrupules, n'a pu supporter mes cris et a dû quitter la voiture. C'était horrible."

Quand je vis notre Wanja innocent dans un état si déplorable, une colère sans nom me saisit. Dans ma douleur, tout en moi s'insurgeait contre une telle injustice. À la vue des hématomes, des doigts bleuis et des marques de brûlure sur le torse de Wanja, je ne pus éprouver que de la haine pour ses impitoyables tortionnaires. Après cette torture, Wanja, physiquement et psychologiquement à bout, dut rester à la maison des jours durant pour se rétablir.

Maintenant, je ne sais plus quoi faire. D'une part la haine me submerge, d'autre part, j'aime le Bon Dieu de tout mon cœur. Vous pouvez sûrement me donner un conseil. Toute ma famille m'a encouragée : "Mamie, va à l'église et demande ce que nous devons faire." »

Après que Galja ait épanché son cœur, P. Bonaventure la prit affectueusement dans ses bras et lui dit seulement : « *Galja, tu dois pardonner !* » On s'imagine à quel point cela lui fut difficile. Plus tard, elle nous raconta que le Sacrement de la Réconciliation, lui en avait donné la force. « *Quand je pense seulement à ce qu'ils ont fait à mon Wanja, j'éprouve encore une profonde douleur, unie aussi au pardon et à la paix qui désormais habitent dans mon cœur.* » Lorsque la grand-mère fut rentrée chez elle, tous voulurent savoir ce que les missionnaires lui

avaient conseillé. « *Nous devons pardonner !* » répondit-elle aux membres de sa famille dont la foi en Jésus n'était pas aussi profonde que la sienne.

Deux jours plus tard, on mit la main sur le véritable voleur. L'employeur se rendit encore une fois chez Wanja, cette fois-ci pour lui demander pardon. Wanja put lui dire ces mots inattendus : « *Je te pardonne !* » Avec la grâce de Dieu et le bon exemple de la grand-mère Galja, la famille entière put se joindre à lui pour pardonner.